

Postface

Les mystères de Grub Street Éléments pour une lecture de *L'Ermite anglais*¹

ET IN INSULA EGO

Introduction : singeries et similitudes

Le frontispice des romans du XVIII^e siècle se propose généralement d'illustrer une scène du livre, mais aussi de faciliter la reconnaissance graphique de l'œuvre et de figurer sa problématique. Celui de l'édition originale de *L'Ermite* (*The Hermit*, 1727) remplit exactement ces trois fonctions. La scène où le singe apprend de son

¹ L'édition utilisée est la réimpression photographique de l'édition originale (1727) : *The Hermit or the unparalleled [sic] sufferings and surprising adventures of Mr Philip Quarll, an Englishman*, by Peter Longueville, introduction by Malcolm J. Bosse, New York and London, Garland Publishing, « Foundations of the Novel », 1972. Les références paginales renvoient à cette édition (autrement dit à l'édition de 1727). L'introduction ci-après intègre divers éléments de notre étude « Naissance de la robinsonnade. Fonctions de l'île dans *Le Solitaire anglais* (*The Hermit*, 1727) de Peter Longueville », in Frank Lestringant et Alexandre Tarrête (dir.), *Îles et insulaires (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, PUPS, *Cahiers V.L. Saulnier*, 2017, p. 139-160. Nous remercions particulièrement Frank Lestringant, qui en a autorisé la reprise. Nous avons aussi emprunté quelques idées à notre article « Retraites robinsonniennes. Sécession, solitude et rédemption chez Leguat, Defoe et Longueville », *Dix-huitième Siècle*, n°48 (2016), « Se retirer du monde », p. 245-259. Nous avons traduit en français les citations critiques en langue anglaise.

maître à couper et transporter des fagots, relatée au livre I, rappelle la relation privilégiée que l'ermite entretient avec le monde animal et suggère la continuité de la « grande chaîne des êtres », que l'on retrouvera encore chez Jules Verne avec le singe Jup de *L'Île mystérieuse* (1874), autre « classique » des histoires d'île déserte. Adaptée en vignettes de couverture, de facture de plus en plus rudimentaire, mais toujours reconnaissable au fil des déclinaisons éditoriales diverses, l'image du couple animal-humain du frontispice deviendra une sorte de carte d'identité visuelle de l'ouvrage, y compris pour ceux qui ne l'ont pas lu et n'en connaissent rien d'autre. Enfin et surtout, la présence du singe, animal imitateur de l'homme dans la tradition culturelle classique, renvoie à la notion de répétition d'un modèle, non sans une nuance de dépréciation ou d'ironie².

Si l'on détaille la gravure, on aperçoit la mer au loin, à l'arrière-plan un décor conventionnellement exotique de palmiers, plus près des bâtiments qui pourraient être ceux d'une plantation coloniale dans une île à sucre des Caraïbes par exemple, malgré l'étrangeté de leur architecture – terme impropre, ces édifices de nature purement végétale relevant de ce que les spécialistes des jardins appellent l'art topiaire. Fausse piste ? En fait nous ne sommes pas aux Antilles, mais dans une île déserte du Pacifique. Suggestion pertinente ? La réalité coloniale est en effet, on le verra, une virtualité cachée du récit, peut-être même sa clé secrète. Des animaux indéterminés – des antilopes, nous l'apprendrons plus tard – paissent à proximité. Au premier plan, l'une suivant l'autre et pareillement chargées d'un fagot de bois, deux silhouettes de profil. Visiblement conscient de l'importance de la tâche qui lui a été confiée, un singe de petite taille marche avec componction, et sans doute avec un peu de difficulté : Beaufidèle, c'est son nom, appartient à l'espèce des singes verts, chez qui la station debout n'a rien de naturel. Mais elle l'humanise ; l'animal prend la suite de son maître, s'assimile à lui en l'imitant, le « singe », si l'on ose dire, avec une nuance d'exagération comique, chez lui bien évidemment innocente, mais non exempte pour un regard extérieur d'une intention de satire ou de caricature. Aussi nu que le permet la décence (dans le livre, il l'est complètement, ce qui lui vaut assez étrangement le

² Voir Florence Boulerie et Katalin Bartha-Kovacs (dir.), *Le singe aux XVII^e et XVIII^e siècles. Figure de l'art, personnage littéraire et curiosité scientifique*, Paris, Hermann, 2019 [Actes du colloque de Bordeaux, CEREC, 2015].

respect des animaux de l'île), l'homme qui le précède, âgé mais athlétique, arbore une longue chevelure et une immense barbe blanche.

Et lui, qui imite-t-il ? De qui est-il le singe ? Ne rappelle-t-il pas vaguement quelqu'un ? En effet, difficile de ne pas songer à la célèbre gravure représentant un autre naufragé, pareillement chevelu et barbu, mais pour sa part vêtu de pied en cap : héros du roman *L'Ermite* et principal personnage de son frontispice, Philippe Quarll – curieux nom³ – est tout à la fois un nouveau Crusoé et un anti-Robinson, dont l'aventure redouble, réinterprète et conteste le texte fondateur de Daniel Defoe, paru huit ans plus tôt (1719). Mais, si le singe Beaufidèle regarde droit devant lui le modèle humain qu'il suit, aux deux sens du terme, en s'appliquant à l'imiter, Quarll, lui, tourne la tête à-demi. Son expression méditative d'« ermite » engagé peut-être dans un processus d'expiation, et aussi de nouvel Adam fondateur d'une religion personnelle de la solitude, ne laisse pas deviner à qui s'adresse son regard, apparemment tourné vers nous, mais curieusement flottant : dans l'édition de 1727, la gravure du frontispice fait face au titre développé en sommaire analytique sur la page de droite, et en ce cas c'est pour ainsi dire le contenu de son propre récit que le héros regarde, suggérant à la fois l'imitation d'un modèle extérieur et la répétition en miroir du texte par lui-même ; non sans une difficulté particulière, car il existe deux pages de titre différentes, et une sérieuse incertitude concernant l'identité de l'auteur.

Toutes ces questions, qui apparaissent avec beaucoup de netteté dans *L'Ermite*, sont liées à l'émergence du genre alors naissant de la robinsonnade, mais d'abord aux mystères qui entourent ce roman, assez représentatif d'une production littéraire jugée marginale, quoique bien plus complexe et intéressante qu'on ne serait tenté de le croire.

³ Ce nom, s'il appartient bien à l'onomastique anglaise, n'a jamais été courant. Presque éteint aujourd'hui dans les îles Britanniques, il est présent toutefois dans les anciennes colonies anglaises (États-Unis, Australie...). Son choix dans le roman doit répondre à une intention, mais laquelle ? On pourrait peut-être y voir un hommage très allusif (Quarll = Karolus ?) au roi Charles II, mentionné dans la page de titre, qui signa la grâce du héros condamné à la potence...

Qui a écrit *L'Ermite* ? Incertitudes et surprises des littératures mineures

L'un des côtés pour ainsi dire confortables de l'étude des ouvrages autrefois célèbres, aujourd'hui déclassés voire méprisés, et en conséquence négligés par la critique, est la minceur de la bibliographie, qui dispense celui qui en aborde l'étude de la lecture préalable d'une énorme bibliothèque. Un aspect plus regrettable est la rareté des informations sur la genèse des œuvres, voire sur l'identité de leurs auteurs. *L'Ermite* a souvent été mentionné comme « imitation de *Robinson Crusoé* » (ce qui est quelque peu réducteur, car l'ouvrage comporte également d'autres modèles), ou comme exemple-type de littérature populaire, ou plus récemment enfantine (certaines versions abrégées ou réécrites ont très souvent été diffusées en effet par colportage en *chapbooks* ou en albums illustrés destinés à la jeunesse⁴), mais globalement négligé par les universitaires, de sorte qu'on a longtemps ignoré jusqu'au nom de l'auteur.

Qui a écrit *L'Ermite* ? Passons sur les attributions fantaisistes (à Dorrington, « éditeur » fictif du texte, à l'homme de lettres réel Alexander Bicknell), sur lesquelles nous reviendrons. Reste l'énigme des initiales *P.L.*, celles du signataire, si l'on peut dire, de la préface de l'édition originale publiée à Westminster en 1727. Le 17 décembre 1919, le British Museum acquiert un exemplaire de cette édition⁵. Elle présente une particularité, remarquée par un bibliographe, qui lui consacre un article dans une revue spécialisée⁶ : identique à la version connue pour le frontispice et le texte, elle

⁴ Parmi divers travaux sur le même sujet, voir Andrew O'Malley, *Children's literature, popular culture, and 'Robinson Crusoe'*, Houndsmills, Basingstoke and New York, 2012, ouvrage bien informé mais où *The Hermit* fait seulement l'objet d'une brève présentation (p. 49). Sur les réinterprétations de *The Hermit* à travers ses illustrations, voir Sandro Jung, « Amplifying reading experience: illustrations to Longueville's *The English Hermit, 1727-1799* », *English Studies*, vol. 103, 2022/1, p. 42-62 (access provided by Bibliothèque nationale de France).

⁵ *The English Hermit, or the unparall'd [sic] and surprizing adventures of one Philip Quarll...* by P.L. Gent., s.l.n.d., 1727. Le lecteur trouvera en Annexe la traduction intégrale du paratexte personnel de Longueville qu'il contient.

⁶ Arundell Esdaile, « Author and publisher in 1727: *The English Hermit* », *The Library*, Fourth Series, vol. II, 1922, p. 187-191.

comporte une page de titre et des paratextes différents, notamment une épître dédicatoire inconnue signée (en toutes lettres) *Peter Longueville*. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une « variante » de l'édition connue mais, comme le suggère la typographie très négligée et pleine de fautes, d'une impression privée, tirée sans doute à un très faible nombre d'exemplaires, d'un cahier de quelques pages qui ont été substituées aux huit premières de l'édition publique et reliées à leur place, tout ce qui suit étant, bien entendu, strictement identique.

Le sommaire de la page de titre met l'accent sur la découverte de l'ermite par un marchand anglais qui n'est pas nommé, sur leurs entretiens, sur le découpage en trois livres, mais ne fait aucune mention de la « carrière criminelle » de Quarll et s'achève sur un quatrain qui met l'accent sur l'irrévocabilité du Destin, tout autant que sur la notion de Providence ; ce qui sera le thème du conte philosophique de Voltaire *Zadig ou la destinée* (1747) et a été aussi celui, bien avant (1722), du poème de Thomas Parnell intitulé, lui aussi, *The Hermit*. Le fait que, à notre connaissance, ce texte fort connu – et portant exactement le même titre – n'ait jamais été mentionné comme antécédent (sinon comme source : hormis ce point, les deux textes n'ont rien en commun) du roman de Longueville en dit long sur la négligence critique dont celui-ci a souffert. La préface, écrite dans un style à la fois maniériste et archaïsant que l'article d'A. Esdaile qualifie sévèrement, au choix, de « ridicule » ou d'« absurde » (*preposterous*), est également différente. L'auteur se réfère, avec la même condescendance que celui de la préface « officielle », aux mêmes romans de Defoe, mais ne mentionne pas les *Voyages de Gulliver*, ce dont on ne peut guère tirer de conclusion, sa préface ayant probablement été écrite avant la parution de l'ouvrage de Swift (28 octobre 1726). Un post-scriptum, ajouté après la publication de 1727, s'en prend vigoureusement à l'imprimeur à qui il a vendu son manuscrit, l'accusant d'avoir inventé le personnage imaginaire de Dorrington, présenté comme l'auteur, et introduit frauduleusement, pour des raisons commerciales, un pseudo-journal de voyage à la fin du premier livre.

On peut reconstituer la genèse des deux versions. Le libraire ou l'imprimeur, jugeant sans doute le livre impubliable en l'état, l'a fait corriger et probablement récrire. Longueville n'a pas apprécié d'être ainsi dépossédé de son travail, mais il avait été payé pour son manuscrit et ne pouvait protester publiquement. Esdaile estime

illisible l'anglais bizarre de Longueville (qualifié d'« *illiterate* ») et l'oppose à l'anglais qu'il juge courant et correct de la version révisée (ils ne semblent pas si différents en réalité, surtout dans la troisième partie, dont la relecture a dû être très rapide). Qui était Peter Longueville ? Ni cet article, ni aucune autre étude à ce jour semble-t-il, ne l'a identifié.

Ici surgit une interrogation, que justifient les pratiques éditoriales et l'esthétique littéraire du temps, obsédée par les jeux du vrai et du faux. Longueville ne serait-il pas un personnage de fiction, au même titre que le prétendu « cousin Sympson », parent et préfacier du récit de voyage du capitaine Gulliver ? La lettre dédicatoire de Longueville à Sir Thomas Seabright ou Sebright (1692-1736), qui a réellement existé, permet croyons-nous d'écarter ce soupçon, voire de suggérer des indices. Membre du Parlement pour le comté d'Hertford, grand propriétaire terrien, bibliophile, collectionneur et amateur d'art, Sebright aurait fait partie de l'opposition Tory à Bolingbroke. On lui prête des sympathies pour les Jacobites.

La dédicace s'écarte des banalités habituelles du genre par sa tonalité personnelle, qui vire parfois à la confession : Longueville, sous sa signature complète cette fois, dit avoir mis à profit les heures d'angoisse imposées par un confinement de six années à écrire cette histoire. Le terme d'« *indisposition* », qu'il emploie pour en désigner la cause, est ambigu ; s'agit-il de maladie ? des infirmités de l'âge ? d'une indisponibilité d'une autre nature (voyage lointain, emprisonnement...) ? On l'ignore, mais son identification avec son héros fait qu'on ne sait trop s'il parle de Quarll ou de lui-même lorsqu'il évoque des fautes passées, leur expiation, et sollicite le soutien du dédicataire.

Deux détails font sens dans la biographie de Thomas Seabright : il était propriétaire du prieuré de Slevesholm, anciennement un ermitage situé dans une île⁷ ; il se serait opposé, en tant que « high Tory », à la lutte contre les fraudes douanières⁸. La première piste, un peu trop évidente, ne conduit nulle part. La seconde, extrêmement incertaine et remontant à une trentaine d'années avant la publication du roman, mène à l'unique trace laissée en ce monde par Peter Longueville, s'il s'agit bien du même. Il est

⁷ Voir William Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, London, J. Harding, 1825, p. 71.

⁸ Voir R. Sedgwick, *The History of Parliament, 1715-1754*, notice *Sebright, Sir Thomas Saunders* (in *The History of Parliament*, en ligne).

plusieurs fois question dans les délibérations de la Chambre des Lords, qui est aussi un tribunal, d'un marchand de ce nom mis en accusation en 1698, en compagnie de co-inculpés qui portent tous des noms français, pour « plusieurs crimes d'État et délits » (*several High Crimes and Misdemeanors*) dans une affaire politico-commerciale de correspondance clandestine avec la France en temps de guerre et d'exportation frauduleuse de laine et de numéraire vers ce pays, cela au détriment des manufactures anglaises et du trésor public. Les membres principaux du réseau de contrebandiers (une trentaine de personnes) sont des marchands probablement franco-anglais, dont Longueville, arrêté sous caution de 5 000 livres⁹.

Une fois de plus, on ne peut dégager de ces indices aucune certitude : Longueville est un nom assez courant en France, et qui n'est pas si rare en Angleterre¹⁰. En attendant une vérification, qui doit être relativement aisée pour qui pourra y procéder sur place, on peut prendre cette possibilité comme hypothèse de travail en se demandant ce qu'elle apporte à la compréhension du roman. Il y aurait d'abord la similitude apparente des deux affaires, celle de Quarll condamné pour bigamie puis gracié et contrairement à l'usage apparemment amnistié, celle de Longueville poursuivi pour contrebande et peut-être pour trahison mais dont le nom n'apparaît

⁹ Voir *Journals of the House of Lords, beginning Anno Octavo Guglielmi Tertii*, 1696, s.l.n.d., p. 280-293. L'affaire est relatée en détail et de manière plus claire dans Nicholas Tindal, *The Continuation of Mr Rapin's History of England ; From the Revolution to the present times*, vol. XIV, II- 4 of *Continuation*, London, Knapton, 1758. Voir l'année 1698, p. 432-434, sous la manchette « *French smugglers prosecuted* ». La guerre franco-anglaise étant aussi commerciale, les intéressés ont mis en œuvre de 1689 à 1697, avec le soutien de la France, des exportations clandestines de laine vers une manufacture de Picardie, puis des réexportations d'articles de confection en Angleterre. Grâce à la dénonciation du marchand huguenot Hilaire Reneu, principal organisateur du trafic (qui bénéficiera d'une amnistie), les marchands exportateurs (Goudet, Longueville et Barreau) de laine anglaise et les importateurs des articles français ainsi confectionnés (Seignoret, Baudoïn, Santini) sont arrêtés. Après un conflit entre la chambre des Lords et celle des Communes, ils sont jugés conjointement par les deux chambres. Bizarrement, il n'est pas fait état de la condamnation de Longueville...

¹⁰ Les procès-verbaux de la chambre des Lords mentionnent un certain « Viscount Longueville » (membre de l'assemblée), qui doit être un homonyme.

plus ensuite ; affaires graves l'une et l'autre, mais sans véritable sanction judiciaire si l'on s'en tient aux témoignages écrits, sans doute grâce à des protections. Une autre ressemblance est l'implication émotionnelle intense de Quarll comme de Longueville dans ce qui leur est arrivé. Quarll a été condamné à mort ; on ignore si Longueville l'a été, mais la gravité des charges rend la chose assez probable ; chez l'un et l'autre en tout cas, l'angoisse (« *the anxious Hours* ») est extrêmement présente.

Enfin, si l'on ne sait presque rien de la vie de Longueville, le personnage fictif de Quarll doit relever pour une part d'une projection autobiographique : il est né en 1647, s'est trouvé jeté dans l'île à vingt-huit ans, relate dans son mémorial les événements de sa vie de l'âge de huit ans à celui de soixante-dix-huit, soit jusqu'en 1724, date d'achèvement de son manuscrit, comme précisé à la dernière page. L'identification manifeste de l'auteur avec son personnage permet de supposer que ces jalons s'appliquent aussi à lui, et que 1724 est par conséquent la date réelle d'achèvement de la première version manuscrite. Ce qui pourrait expliquer la nostalgie manifeste de la période de la Restauration, qui correspond à la jeunesse de l'auteur et du personnage, époque dissolue et brillante dont le roi Charles II et son premier ministre Lord Danby sont un peu les héros emblématiques, et les références occasionnelles à une esthétique maniériste, mythologique ou pastorale, qui rappelle la poésie de cour de cette époque bien plus que le réalisme émergent des romans de Defoe : c'est un sujet d'étonnement qu'un texte considéré comme un classique de la littérature populaire porte ainsi la marque d'une culture aristocratique ancienne.

L'identité de l'auteur (ou peut-être des auteurs) de la réécriture de la version première de Longueville est inconnue ; il peut s'agir du libraire acquéreur du manuscrit, ou d'un écrivain à gages (*hack*) embauché pour ce travail. Quant à la nature et à l'ampleur de son intervention, on en est réduit au peu qu'il en dit à la fin du premier livre : il a modernisé le style, dont les archaïsmes sont attribués aux cinquante années de séjour de Quarll sur une île déserte, regroupé les matériaux du récit de manière plus méthodique et surtout, à sa demande expresse selon lui, changé la personne de narration, transformant une autobiographie en un récit à la troisième personne. Dans son post-scriptum, Longueville l'accuse non seulement de l'avoir dépossédé de sa paternité sur l'ouvrage au bénéfice d'un « éditeur » imaginaire baptisé Dorrington, mais aussi

d'avoir introduit à la fin du Livre I un journal de voyage maritime, effectivement plagié à partir de diverses sources, dont les voyages de William Dampier. Il se peut qu'il ait aussi inséré dans le Livre II plusieurs épisodes manifestement sans lien avec le protagoniste. Par la force des choses, Longueville demeure donc le seul auteur connu de *L'Ermite*, bien qu'on ignore ce qu'il en a écrit précisément et qu'on ait la certitude qu'un autre y a mis la main.

Ces ajouts, dictés par le souci d'équilibrer quantitativement les différentes parties ou simplement de tirer à la ligne pour atteindre la pagination requise par le libraire, de même que l'écriture à plusieurs mains, la difficulté à identifier les auteurs, les pratiques de réécriture, sont caractéristiques des méthodes de la « littérature de Grub Street », rue londonienne de la bohème littéraire et du monde de la basse librairie. On y produit des libelles polémiques d'actualité, des satires, de la pornographie, mais aussi des textes de statut littéraire incertain occupant une place intermédiaire entre le documentaire et le fictionnel présenté comme vrai. Il en est ainsi de la littérature dite « de voyages » ou présentée comme telle, quoique romanesque ou semi-romanesque ; ce qui est le cas du *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes Orientales* (1707), sur lequel nous reviendrons, car les auteurs de *L'Ermite* semblent y avoir souvent puisé. Si donc l'incertitude auctoriale n'est pas vraiment une originalité, le texte de *L'Ermite* se singularise, au sein de cette littérature, de présentation souvent négligée, par un degré de désinvolture rarement atteint, des bizarreries de typographie (alinéas) et de style (usage des temps verbaux), et surtout une telle fréquence des coquilles et des barbarismes qu'on en vient à se demander si les corrections n'ont pas été simplement dictées à un ouvrier typographe peu doué¹¹.

On pourrait en conclure que le roman de Longueville (ou à lui attribué) n'est qu'une bien pauvre chose qui ne mérite guère l'effort d'une traduction nouvelle. L'auteur de celle-ci n'a pas été loin à plusieurs reprises de partager lui-même cet avis. Chaque fois, la finesse et même la subtilité de certains passages, la culture évidente qu'ils reflètent, l'ont persuadé que Longueville n'était pas

¹¹ Le lecteur trouvera en fin de volume une « Note sur la traduction » faisant le point sur ces particularités textuelles. L'hypothèse des corrections dictées, sans doute motivées par la hâte (pour quelle raison ?), est confortée par des aberrations orthographiques difficilement compréhensibles autrement, par exemple sur le mot « *obstreperous* ».

l'illettré qu'on a dit et qu'il valait la peine de tenter de mettre au jour la part de mystère que l'on pressent dans son récit. Car ce texte marqué des stigmates de la littérature mineure est aussi un texte fondateur d'un genre, la robinsonnade.

La robinsonnade : éléments de définition et d'histoire

Ce qui différencie une robinsonnade d'une relation de voyage, ou d'un roman d'aventures maritimes, ou d'un récit utopique, autres genres connexes avec lesquels elle partage certaines caractéristiques, ce sont trois spécificités : elle est inséparable d'un espace géographique, celui de l'île déserte ; d'un scénario associé à ce lieu, la séparation de la société et la survie dans la solitude ; d'un texte fondateur qui lui a donné son nom et a fixé son cahier des charges, le roman de Daniel Defoe *La vie et les aventures de Robinson Crusoe* (1719)¹².

Ce genre nouveau, quand et comment apparaît-il exactement ? Non pas, en toute rigueur et comme on le croit d'ordinaire, avec l'œuvre-paradigme de Defoe, dont le statut fut celui d'un *hapax* tant qu'elle resta sans postérité. Defoe, en composant *Robinson Crusoe*, utilisait certes un corpus de sources préexistantes¹³, mais sans véritable conscience de s'inscrire dans une continuité sérielle ou de se plier aux exigences d'un scénario préétabli. Et si aujourd'hui il paraît évident que c'est l'épisode insulaire qui fait le prix de son roman, certains à l'époque en ont plutôt déploré la longueur, y voyant parfois la partie la moins intéressante du livre¹⁴.

¹² Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, edited by Michael Shinagel, New York, Norton, 1975 ; *Vie et aventures de Robinson Crusoe*, édition Francis Ledoux, trad. Pétrus Borel, Paris, Gallimard, 1959 [nos éditions de référence]. Une nouvelle version de l'édition de la Pléiade, toujours avec la traduction de Pétrus Borel, mais accompagnée d'un important appareil critique, a été publiée récemment par Baudouin Millet (Paris, Gallimard, 2018).

¹³ Sur les sources potentielles de *Robinson Crusoe*, voir l'ouvrage de David Fausett, *The Strange Surprising Sources of Robinson Crusoe*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994.

¹⁴ Van Effen, auteur de la traduction française de la seconde partie de *Robinson Crusoe*, rapporte ainsi dans sa préface la réaction négative de lecteurs de la première partie se disant rebutés par le long séjour de Robinson dans l'île (voir Paul Dottin, *Daniel Defoe et ses romans*, t. II,

Certes, on pourrait assez aisément identifier, mais seulement par une démarche *a posteriori*, une « préhistoire » de la robinsonnade, avec ses lignes de filiation dont certaines sont théâtrales, comme *Philoctète* de Sophocle, dont le héros a été abandonné dans l'île de Lemnos à cause de l'infection de son inguérissable blessure, mais détient les armes miraculeuses dont les Grecs ont besoin pour remporter la guerre de Troie, ou *La Tempête* de Shakespeare, très présente dans le roman de Defoe et encore plus dans celui de Longueville : comme Prospero, Quarll fait figure de « nécromancien » régnant sur une île magique. D'autres relèvent de l'« expérience de pensée » ou de la fable philosophique, comme les multiples variantes de la légende arabo-espagnole du « Philosophe autodidacte » Hayy ben Yaqdhân (Ibn Thofaïl, XII^e siècle), « enfant de la nature » élevé sans contact humain sur une île déserte où il découvre par lui-même toutes les notions métaphysiques et théologiques, reprise notamment par Baltasar Gracian avec l'histoire d'Andrenio dans le *Criticón* (1651). S'ajoutent bien sûr les histoires réelles ou fictives de « délaissements » insulaires, depuis la terrifiante affaire des survivants de l'échouage du *Batavia* sur les récifs des côtes occidentales de l'Australie en 1629 (qui s'exterminèrent mutuellement), relatée par François Pelsaert, à l'aventure d'Alexandre Selkirk dans l'archipel des Juan Fernandez, délivré en 1709 après quatre ans et quatre mois de captivité solitaire, l'une des sources directes de Defoe. Parmi ces antécédents, on l'a déjà signalé, il faut faire une place particulière au *Voyage de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales* (1707)¹⁵, texte sans doute authentique quoique remanié et récrit par l'homme de lettres londonien (et huguenot) François-Maximilien Misson. Cet ouvrage était connu de Defoe, mais aussi de Longueville, qui paraît y avoir

Robinson Crusôé, étude historique et critique, Paris, PUF, et Londres, Oxford University Press, 1924, p. 400).

¹⁵ Nous nous permettons de renvoyer à la version la plus récente et la plus complète de notre édition critique du *Voyage en deux îles désertes* de François Leguat, Paris, Classiques Garnier, 2022. L'ouvrage, qui pose des problèmes aussi complexes que celui de Longueville, a été publié simultanément à Amsterdam et à Londres, en français et en anglais, en octobre 1707. Sur la question de l'attribution (à Leguat ? à son compagnon Paul Bénelle ? à d'autres ?), ainsi que sur celle de la réécriture et des ajouts avérés ou possibles de Misson, voir notre introduction.

abondamment puisé. La désinvolture éditoriale y est équivalente (Misson y a inséré sans façon et sans le dissimuler en rien des passages tirés de ses ouvrages ou de sa bibliothèque n'ayant aucun rapport avec le sujet) et la question de l'auteur non moins insoluble, Leguat pouvant fort bien n'être qu'un « auteur de paille ». Mais le livre a aussi une vraie consistance littéraire et même philosophique. Longueville y a trouvé notamment une conception de la nature et une problématique de l'insularité fort proches des siennes.

Rétrospectivement, une typologie se dégage de ce corpus pré-robinsonien de fictions insulaires. Elle opposerait, à l'intérieur de la situation d'isolement, les fictions de l'individu solitaire et les fictions du groupe, la question de la survie personnelle et celle de l'organisation collective, la régression vers l'état édénique et l'instauration future d'un ordre utopique, l'accent mis sur la réflexion religieuse, d'une part, sur la théorie politique, d'autre part. Mais il est douteux que cette indiscutable cohérence sérielle caractérisant les deux « familles » de la robinsonnade puisse émerger autrement qu'après coup.

La robinsonnade n'apparaît donc vraiment qu'avec la réécriture délibérée de l'œuvre génératrice explicitement posée comme hypotexte et la focalisation sur ce qui est apparu *a posteriori* constitutif de son identité générique, à savoir les motifs de l'île déserte et de la séparation sociale dans la variante collective, plus l'épreuve de la survie au sein de l'absolue solitude dans la variante individuelle. Ce processus de réécriture s'est produit très tôt, avant même l'invention du nom lui servant d'étiquette, employé semble-t-il pour la première fois en Allemagne, dans la préface de *L'île Felsenburg* de Schnabel (1731)¹⁶.

¹⁶ La première attestation du mot *robinsonnade* employé dans un sens générique se trouve dans la préface de Johann Gottfried Schnabel à son roman *Die Insel Felsenburg* (1731-1743), mais bien avant, notamment en Allemagne, de nombreux romans d'aventures (dont beaucoup n'étaient nullement des imitations du récit de Defoe) furent publiés sous un titre incluant le nom de « Robinson » considéré comme personnage-type à valeur générique. Philip Babcock Gove (*The Imaginary Voyage in prose fiction*, London, The Holland Press, 1961, p. 122-125) cite par exemple deux ouvrages anonymes publiés dès 1722 : *Der teutsche Robinson oder Bernhard Creutz*, et *Der Sächsische Robinson oder Willhelm Retchirs Reisen*. Le même signale une édition allemande du *Voyage* de Leguat publiée en 1723 sous le titre *Der Frantzösische*

Première en date des imitations majeures de *Robinson, L'Ermite ou les aventures de Philip Quarll* (1727) serait donc la première des vraies robinsonnades, et de très loin la plus populaire au XVIII^e siècle¹⁷. Le paradoxe est que ce texte indiscutablement « inaugural » est aussi une œuvre dérivée et seconde, qui fait de cette secondarité son sujet même¹⁸ en exhibant, au lieu de le dissimuler, le travail de réécriture dont elle est le produit.

Attribué à divers auteurs avant de l'être à Peter Longueville¹⁹, ce roman a connu en Angleterre et dans divers pays européens, notamment en France sous le titre *Le Solitaire anglais* (1728), une diffusion considérable²⁰. Celle-ci, presque équivalente à celle de son

Robinson, cas singulier d'intégration différée au corpus post-robinsonien d'un texte appartenant en réalité à la préhistoire du genre.

¹⁷ « L'unique robinsonnade du dix-huitième siècle dont la popularité ait quasiment égalé celle de *Robinson Crusoe* », si l'on en croit Artur Blaim, *The English robinsonnade of the eighteenth century*, Oxford, The Voltaire Foundation, SVEC n°275, 1990, p. 18, notre traduction ; ci-après Blaim 1. Une version augmentée et mise à jour de ce travail a été publiée sous le titre *Robinson Crusoe and his doubles. The English robinsonnade of the eighteenth century*, Frankfurt-New York, Peter Lang, 2016 ; ci-après Blaim 2. Sur les récits antérieurs pouvant relever partiellement de la robinsonnade, voir ces deux ouvrages.

¹⁸ Sur cette idée, voir Alain Buisine, « Repères, marques, gisements : à propos de la robinsonnade vernienne », in François Raymond (éd.), *Jules Verne II*, Paris, Minard, 1978, p. 113-139.

¹⁹ Certaines bibliographies donnent encore aujourd'hui pour véritable auteur Alexander Bicknell, mort en 1796 (sa date de naissance est inconnue), auteur de nombreux ouvrages historiques et travaux de librairie publiés à partir de 1777, mais ces dates ne sont clairement pas compatibles avec celle de la publication, cinquante ans auparavant, de *The Hermit* (1727). Il se peut qu'il ait participé à la publication de l'une des versions abrégées parues vers la fin du XVIII^e siècle. D'autres attribuent l'ouvrage à Dorrington, personnage fictif remplissant le rôle de l'« éditeur », erreur présente jusque dans l'ouvrage de référence de Martin Green, *The Robinson Crusoe Story*, University Park and London, The Pennsylvania State UP, 1990, p. 26.

²⁰ Pour un panorama des éditions et de la réception anciennes de *The Hermit*, voir Gove, *op. cit.*, p. 262-268. Rappelons que notre texte de référence est celui de l'édition originale de 1727, à laquelle renvoient les références paginales. Nous nous sommes occasionnellement référé à la traduction française anonyme de 1728 telle qu'elle est reprise au tome IV des *Voyages Imaginaires, songes, visions et Romans cabalistiques*,

modèle au 18^e siècle, puisqu'on dénombre environ vingt-cinq éditions anglaises ou américaines jusqu'à 1800, fut relayée jusqu'à l'ère victorienne par une foule de « *chapbooks* », adaptations et abrègements à l'intention du public populaire ou enfantin : Coleridge dit avoir lu une de ces versions à l'âge de six ans. Ce qui explique que le livre, un des plus présents apparemment dans les foyers paysans britanniques, avec la Bible et le *Pilgrim's Progress* de Bunyan, ait été également bien connu d'écrivains du siècle suivant comme Charles Lamb ou Dickens, et qu'en plein vingtième siècle encore, Aldous Huxley lui ait emprunté le nom de son héros dans son roman *Point contrepoint* (1928)²¹.

Un tel contraste entre l'obscurité de l'auteur et l'ampleur de la réception du livre est déjà un sujet d'étonnement²², mais la singulière étrangeté du récit en offre un second. L'ironie manifeste du texte ainsi que sa complexité ne permettent pas de mettre sur le compte de la seule maladresse les bizarreries de construction, les phénomènes de répétition et d'échos, les dérives vers le mer-

Amsterdam et Paris, 1787, publiée sous le titre *Le Solitaire Anglois, ou Aventures merveilleuses de Philippe Quarll*, par M. Dorrington.

²¹ Voir Jerome Meckier « Quarles among the Monkeys: Huxley's Zoological Novels », *The Modern Language Review*, vol. 68, n°2 (April 1973), p. 268-282, article consulté en ligne in Harold Bloom (dir.), *Aldous Huxley, Bloom's Literary Criticism*, An Imprint of Infobase Publishing, coll. « Bloom's Modern Critical Views », new edition, 2010, p. 59-77. Le roman de Huxley (satire anti-évolutionniste dirigée partiellement contre l'« humanisme évolutionniste » de Julian Huxley) a repris, en le modifiant légèrement, le nom du héros de Longueville (Quarles au lieu de Quarll), retenant surtout (vraisemblablement à partir du frontispice) la relation entre l'homme et le singe, réinterprétée à travers *Robinson Crusoe* et le *Quatrième Voyage de Gulliver* de Swift, également les modèles principaux de *The Hermit*.

²² Une telle situation n'est pas rare dans la paralittérature, mais aussi dans les grands textes fondateurs (*L'Odyssée*). Philip Gove cite (in *op. cit.*, p. 268) une lettre de Charles Lamb à Walter Wilson (1823) qui va dans ce sens : « I do not know who wrote *Quarll*. I never thought of *Quarll* as having an author ». Cet « anonymat », aggravé par le déclassé littéraire frappant les « genres mineurs » et aujourd'hui par l'oubli, explique que le livre, rituellement cité dans les travaux sur l'histoire de la robinsonnade ou celle de la littérature populaire, n'ait guère fait l'objet d'études monographiques, encore moins d'une édition critique, étonnante lacune !

veilleux ou l'allégorie. On ne peut qu'être frappé également à la lecture par la singulière fréquence des répétitions de scènes topiques, d'activités quotidiennes ou de cycles saisonniers : l'ermitte ne nous épargne rien de son emploi du temps journalier, forcément peu varié (et cinquante ans sur une île déserte, c'est long), partagé entre le jardinage, les promenades et les dévotions, voire de ses repas et de ses expériences gastronomiques²³, ni de ses rêves fortement récurrents, ni même de la répétition chaque année des rigueurs hivernales ou du retour annuel du printemps, traités toujours sur un mode précieux, allégorique et fleuri. Le lecteur, qui s'est montré indulgent aux premières répétitions, puis a trouvé sans doute que l'auteur tire à la ligne sans vergogne, se dit enfin qu'il doit s'agir d'autre chose, ces multiples reprises d'éléments presque similaires – mais *presque* seulement – étant manifestement volontaires.

Pour recenser ces réitérations et en proposer une explication, ne faudrait-il pas partir du statut de ce roman, et aussi du genre nouveau qu'il inaugure ? Comme tous ceux issus de la réécriture d'un texte-paradigme – ce qui est aussi le cas de l'utopie narrative par exemple, où la référence à Thomas More est fréquente – le genre de la robinsonnade est voué par nature à une thématique de la répétition. Le texte se construit en fonction du modèle, et parfois contre lui, grâce à des jeux de réitérations, d'approximations et d'écarts qui peuvent osciller entre l'hommage, la simple imitation ou la parodie, mais toujours sur le mode du redoublement.

À la réécriture proprement dite, caractéristique générale des textes relevant de grands mythes littéraires issus d'une œuvre-source retraçant selon la formule de Michel Tournier « une histoire que tout le monde connaît déjà », la robinsonnade ajoute souvent d'autres types de répétitions²⁴. Celles-ci tiennent au décor insulaire,

²³ Sur leur interprétation comme reformulation sensualiste de la version inaugurale de Defoe, voir Rivka Swenson, « Mushrooms, capers and other sorts of pickles. Remaking genre in Peter Longueville's *The Hermit* (1727) », in Jakub Lipski (ed.), *Rewriting Crusoe: the robinsonnade across languages, cultures and media*, Lewisburg, Pennsylvania, Bucknell UP, 2020, p. 9-22.

²⁴ Michel Tournier, *Le Vent Paraquet* (1977), Paris, Gallimard-Folio, p. 189. Dans le même volume d'essais, voir aussi le texte intitulé « Vendredi », p. 210-237. Si *L'Ermitte* ne figure pas parmi les exemples de robinsonnades analysées, tout porte à croire que Tournier l'a lu. Sur le genre de la robinsonnade, sa définition et ses constantes for-

car une île est un univers ou du moins un continent en réduction qu'elle résume, redouble ou corrige. La répétition résulte aussi de la situation du protagoniste. Coupé de son existence sociale antérieure par le naufrage qui l'a jeté dans l'espace clos de l'île, le héros robinsonien, lorsqu'il est ramené à la solitude et au dénuement de l'état de nature, est dans la culture classique, et plus particulièrement dans les pays protestants, fortement marqués par la lecture de la Bible, assimilable à Adam à l'origine des temps. D'où souvent une double réécriture, l'une explicite, celle du roman-paradigme de Defoe, l'autre généralement implicite (mais pas ici, l'île de l'ermite étant ouvertement assimilée à l'Éden), celle du récit de la Création dans la Genèse, et parfois une troisième, celle des événements de l'Histoire globale du dehors, dont la micro-histoire insulaire peut apparaître comme l'écho symbolique²⁵.

L'Ermite actualise avec beaucoup de netteté ces divers niveaux de réécriture, mais joue aussi sur la reprise, purement interne au texte, de situations, de décors, de motifs propres au monde fictionnel de l'île. La première étape de notre parcours concernera cet effet d'auto-réécriture par répétition, si l'on peut dire, apparemment lié à la construction très singulière de ce roman.

nelles, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage *L'utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Fondation, SVEC n°280, 1991 (voir notamment p. 215-243, chapitre « Marges de l'utopie : romans de l'île déserte et robinsonnades »). Pour une vue d'ensemble des robinsonnades en Angleterre au 18^e siècle, on se reportera à Artur Blaim, *op. cit.*, 1 et 2. Parmi une bibliographie immense, on peut signaler deux ouvrages collectifs récents : Jakub Lipski (ed.), *Rewriting Crusoe: the robinsonade across languages, cultures and media*, Lewisburg, Pennsylvania, Bucknell UP / Rutgers UP, 2020 ; Emmanuelle Peraldo (ed.), *300 years of robinsonades*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2020. Mais la thèse quasiment centenaire de Paul Dottin (*Daniel Defoe et ses romans*, tome II, *Robinson Crusoe, étude historique et critique*, Paris, PUF, et London, Oxford UP, 1924) reste sur le sujet une mine d'informations indépassable ; concernant *The Hermit*, voir p. 389-391.

²⁵ Sur ces divers points, voir Éric Fougère, *Les Voyages et l'ancrage, représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières*, Paris, L'Harmattan, 1995, et notre *Robinson et compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Paris, Petra, « Des îles », 2010.